

5 questions à Gilles Cailleau à propos de Gilles et Bérénice.

La première question est simple, trop simple : pourquoi Bérénice ?

C'est une idée que j'ai depuis très longtemps. Une pièce qui m'a aidé à traverser la jeunesse et mes élans amoureux d'adolescent et de jeune adulte. Mais je crois que ce qui me pousse à monter un spectacle à partir de cette pièce réputée « classique », c'est que je ne supporte pas que des gens puissent penser qu'une forme de théâtre ne les intéresse pas, ou est trop dure pour eux, parce que c'est trop bien écrit, ou en vers, ou trop « sérieuse ». Bérénice est une tragédie de Racine, mais pour moi, Comme j'ai pu m'occuper de Shakespeare avec le Tour complet du cœur, je travaille ça avec liberté, avec légèreté. Et je m'aperçois qu'on peut jouer avec ce texte comme avec n'importe quel autre, qu'on y sourit, qu'on y rigole, que les personnages sont à la fois attendrissants, émouvants, ridicules, drôles à force d'être excessifs ou naïfs.

Vous dites liberté et légèreté, si j'ai bien compris, le lieu de la représentation y fait beaucoup ?

Oui. Le spectacle va se jouer dans un chapiteau-parapluie qui donne envie d'entrer tellement il est mignon. Je voulais vraiment que le lieu ne soit pas intimidant. Et puis dedans, le gradin est une fausse pelouse, confortable et la scène où je joue est cette même pelouse. On est dans un lieu convivial, assis sur l'herbe et on vit ensemble une histoire. C'est presque une ambiance de film champêtre. Le troisième acte par exemple, je le pose pendant un pique-nique, un des personnages s'en va de Rome et il attend que ses bateaux soient prêts, alors il s'est installé pour manger au bord de l'eau. Et comme je ne vais pas pique-niquer devant des spectateurs, je vais disposer quelques paniers parmi eux et on écouterà Racine en mangeant du saucisson et des tomates-cerises. Et je vous promets que Dire des alexandrins en mangeant une pomme leur donne une autre musique !

A propos des alexandrins, vous êtes conscient que le théâtre en vers fait peur ! On a peur de s'ennuyer.

Vous savez, depuis le début, je travaille et je répète ce spectacle dans des établissements scolaires, et des établissements difficiles. J'avais peur au début. J'avais le souvenir de ma propre jeunesse où dès qu'on amenait un texte en vers, tout le monde le trouvait rasoir. Il y a encore 15 ans, quand on arrivait dans une classe avec du théâtre classique, ça soupirait fort. Mais le hip-hop, le rap, le slam ont réhabitué les oreilles des jeunes à cette musique et tout de suite, ils ont accroché. Le fait que ça rime, que ce soit en vers mesuré ne leur posait pas du tout de problème, c'est même comme c'était naturel de dire ses sentiments en vers, et on parlait tout de suite d'émotion, de personnages... Merci à Grand Corps malade !

Les adultes aussi ont peur des vers, il n'y a pas que les adolescents ?

Bien sûr, je parlais des jeunes parce que ça me semblait un bon exemple pour montrer que ce n'est pas si difficile que ça de transmettre du Racine. Mais ce qui se passe, c'est que souvent,

devant Racine, les acteurs sont si impressionnés par l'écriture qu'ils ne jouent pas vraiment, ils « disent » les vers et c'est là qu'on commence à s'ennuyer ! Mais moi, je pars des personnages. De leurs élans, de leur jeunesse, de leur maladresse, de leur violence... Je prends un exemple, la première scène de la pièce, Antiochus qui est amoureux depuis 5 ans de Bérénice, vient lui avouer, il a peur, et depuis toujours, je suis persuadé qu'il a bu un ou deux verres de vodka pour se donner du courage. Alors je le joue comme ça, un peu grisé, emporté et enfiévré. Et le texte de Racine marche complètement comme ça.

Vous parlez beaucoup de jeunesse...

Oui. C'est vrai mais c'est parce que Bérénice est une pièce sur la jeunesse, sur l'adolescence et un peu après. Vous savez, il y a un malentendu au théâtre, on croit souvent que c'est un truc de vieux, ou plutôt un vieux truc, où des gens qui connaissent la vie et qui maîtrisent le langage vont voir des acteurs qui connaissent la vie et qui parlent bien. Mais en fait, c'est tout le contraire. Les grands rôles du théâtre sont la plupart du temps de gamins. Il y a évidemment des rôles magnifiques de vieillard, mais souvent, les personnages sont jeunes. Seulement, comme les grands rôles sont difficiles à jouer, on les donne à des acteurs plus vieux que les rôles qu'ils jouent. Mais en fait Cyrano est à peine plus vieux que Christian, Phèdre à 29 ans, Et ces histoires sont beaucoup plus fortes si on les envisage comme ça. Dans Bérénice, les 3 personnages principaux, et même leurs confidentes, ont une vingtaine d'années, et cette histoire d'amour leur tombe dessus et les déborde. Et même s'ils parlent très bien (parce que c'est Racine qui écrit), ils se débrouillent très mal, ils se vexent, ils boudent, ils se fâchent, ils s'embrassent maladroitement... Tiens ! Je dis confident. C'est un bon exemple... Confident c'est un rôle qu'on imagine très convenu dans le théâtre et j'ai imaginé de les supprimer, et puis un jour, dans un lycée, je regardais autour de moi et je voyais tous ces jeunes de 18 ou 20 ans qui étaient tous par deux assis contre un mur ou au téléphone ou dans la cour sur un banc, et j'ai vu qu'il y en avait un qui parlait et un qui écoutait, à chaque fois. Ils étaient là, mes confidentes, dans ce besoin qu'on a à cet âge-là (dans tout ce bouillonnement amoureux, politique, de choix de vie à faire), ce besoin qu'on a de se confier, tout le temps.

Je vais poser une question brutale, mais est-ce que vous pouvez définir un style de votre spectacle ?

Bien sûr que non ! Bien sûr que oui ! Dans la compagnie, on dit qu'on fait du théâtre forain. Ça veut tout et rien dire, mais disons, que d'abord, c'est du théâtre qui se donne à tous, aux érudits comme aux novices, à tous ceux qui aiment qu'on leur raconte des histoires. Alors chaque spectacle impose sa forme, mais disons que dans celui-ci, je vais incarner 4 hommes, 2 femmes, je vais y jouer du bandonéon et de la viole, on y entendra du rock underground, massive attack et Kelly Minogue, que j'y marcherai sur un fil, que je mangerai des coquelicots, et que j'y murmurerai sans doute un monologue à l'oreille d'une spectatrice.

Propos recueillis par Anne Coutance, pour Chantiers, N°47, 2011.